

# La troisième contribution monographique de James N. Adams : la variation diastratique du latin

Autor(en): **Buridant, Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **79 (2015)**

Heft 313-314

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-842222>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## MISES EN RELIEF

### La troisième contribution monographique de James N. Adams : la variation diastratique du latin

*En hommage à Alberto Varvaro*<sup>1</sup>

Une somme, une somme de sommes ! Ainsi pourrait-on caractériser cet ouvrage impressionnant de J. N. Adams, qui mérite une recension détaillée, préparée par le long commerce d'une attentive lecture. L'ouvrage peut apparaître en effet comme la somme et le couronnement de recherches menées depuis quatre décennies par celui qui est devenu un maître éminent des études latines, mais dont les travaux intéressent aussi, au premier chef, les romanistes, par leur précieuse contribution à la préhistoire et à l'histoire des langues romanes. Qu'il suffise de rappeler trois ouvrages majeurs, par leur volume matériel et par leur ampleur, largement repris et orchestrés dans le présent travail, sans compter des articles fondamentaux dont certains constituent le corps, ou le corpus même d'un chapitre<sup>2</sup> :

---

<sup>1</sup> Alberto Varvaro a été le premier à attirer l'attention sur l'importance des travaux d'Adams pour la romanistique ; il a, notamment, présenté ici les deux premières monographies (Adams 2003 et 2009) et publié ses notes de lectures au sujet de la troisième monographie (Adams 2013), encore plus volumineuse (xiv + 933 pages) et qui fait l'objet de la présente mise en relief ; cf. Varvaro 2009 et 2013.

<sup>2</sup> Ainsi de deux articles successifs consacrés au discours indirect (Adams 2005 et 2011), repris dans le court chapitre XXVIII, *Reported Speech*, creusant encore le sillon qu'ils ont tracé. Bien d'autres chapitres sont alimentés par les recherches d'Adams sur la langue latine, tel le chapitre XXXII, *Word order, a case study: infinitive position with auxiliary verbs*, cas exemplaire finement analysé dans ses tenants et aboutissants, illustrant l'évolution typologique de l'ordre OV à VO, dans la lignée d'un article majeur de l'auteur, qui fait toujours référence dans les études typologiques romanes (Adams 1976).

*Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003, xxviii + 836 p., dont la critique unanime a souligné l'ampleur de vue sur les problèmes de communication dans le monde romain, reposant sur l'examen minutieux de matériaux obscurs ou dits marginaux (Dalby 2004).

*Pelagonius and Latin Veterinary Terminology in the Roman Empire*, Brill, Leiden, 1995, viii + 695 p. (Studies in Ancient Medicine, 11), énorme volume qui est «une extraordinaire somme (souligné par moi) qui compte en réalité deux ouvrages» (Gourevitch 1996, 417): l'étude du traité dans ses tenants et aboutissants, et l'étude proprement linguistique de sa facture.

*The Regional diversification of Latin 200 BC – AD 600*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, xix + 848 p., objet de deux comptes rendus simultanés et complémentaires demandés par l'éditeur de la revue d'accueil<sup>3</sup>, consacrés aux deux facettes d'un ouvrage *bifrons*, l'un consacré à l'importance de ce *mega biblion* pour les latinistes (Shanzer, 2010, qui le dénomme ainsi à deux reprises [176 et 181], l'autre aux conséquences de la variation régionale du latin sur l'essor des langues romanes (Wright 2010). C'est aussi cet aspect *bifrons* que relève A. Varvaro dans sa large «Mise en relief», parue dans notre revue (Varvaro 2009, 601-628), en regrettant la situation paradoxale des rapports entre linguistique latine – trop souvent limitée, chez ses représentants, à une langue littéraire fortement normalisée et fondamentalement stable, dissociée du latin substandard, le dit «latin vulgaire», vu comme une langue étrangère, et surtout étudiée par les romanistes – et linguistique romane, ignorant réciproquement leurs recherches, présentées dans des congrès ou colloques spécifiques<sup>4</sup>. Après une brève présentation de *Bilingualism and the Latin language*, notant «una ottima informazione sulla sociolinguistica più recente, ma non assume che le teorie e i metodi abbiano un primato sulle prove documentali...» [604], A. Varvaro consacre l'essentiel de son propos à l'examen de la *Regional diversification...*, en soulignant l'intérêt qu'il présente aussi bien pour les latinistes que pour les romanistes, par la remise en question d'affirmations ressassées sans fondements: «Questa ricchissima rassegna, facilmente utilizzabile grazie a ottimi indici, è di eccellente qualità dal punto di vista delle latinistica [...]. Il romanista farà bene a tenere d'occhio questi libri, se non vuole continuare a ripetere, per i fatti latini, affermazioni che sono diventate insostenibili.» [612].

Trois jalons importants, donc, entre autres, sur le chemin menant à cet ouvrage, marqués par les qualités qui s'y retrouvent: une méthodologie rigou-

<sup>3</sup> «J. N. Adams' *Regional Diversification of Latin* is a long and self-evidently important book, with too many facets for one reviewer to cover. The editors have therefore taken an exceptional decision to print two complementary reviews by Danuta Shanzer and Roger Wright. Although both reviews touch on topics of interest to readers of this journal, the first concentrates on the consequences of Adams research for Latinists, the second on long standing debates about the origin of vernaculars out of regional Latin».

<sup>4</sup> Les colloques consacrés au latin vulgaire et au latin tardif constituent cependant des lieux de conjonction entre les spécialistes des deux domaines. (Cf. le IX<sup>e</sup> colloque, tenu en 2009, et les Actes parus en 2012, mentionnés *infra* et dans la Bibliographie annexée).

reuse, ennemie des généralisations abusives sans fondement – en particulier théoriques<sup>5</sup> –, alliée à une acribie philologique quasi exhaustive dans l'analyse de textes de tous registres, et le recours aux apports les plus efficaces de la linguistique contemporaine, souvent négligés par des philologues classiques. C'est dire que J. N. Adams était particulièrement bien armé, par ses études diaphasiques et diatopiques du latin, pour offrir aux latinistes et aux romanistes ce large panorama des variations sociolinguistiques qui l'ont marqué depuis les origines – «early Latin» de la République – jusqu'au latin tardif, à l'orée des langues romanes, limites chronologiques encadrant l'étude.

L'ouvrage s'ouvre par une série de mises au point touchant la méthodologie et les objectifs du travail, avec une analyse critique du «latin vulgaire», rappelant le flou polysémique et la confusion terminologique qui entourent cette étiquette – dont on a pu recenser au moins treize sens possibles –, mais de plus en plus évidents à la lumière des avancées de la sociolinguistique. On peut sans doute retenir la définition minimale d'un de ses plus grands spécialistes, Józef Herman, pour qui le terme est «seulement une étiquette collective, employée pour référer à tous les traits de la langue latine dont l'existence est connue dans des attestations textuelles et des reconstructions irrécusables, mais qui ne sont pas recommandés par les grammairiens» (Herman 1967, 16)<sup>6</sup>, mais se pose immédiatement la question de savoir ce qu'impliquent leurs jugements, qui sera largement traitée tout au long de cet ouvrage. C'est pourtant ce dit latin vulgaire qui est l'objet de manuels, de congrès, d'études de toute nature en faisant l'antichambre des langues romanes<sup>7</sup>. Et Adams en dénonce les dérives:

- L'hypostasie d'un latin trop souvent considéré comme un système de langue séparé, autonome, latin des peu lettrés<sup>8</sup> ou illettrés (les *indocti*), de loin les plus nombreux

<sup>5</sup> R. Wright caractérise Adams, à cet égard, comme «a British empiricist (despite being Australian in origin)» (Wright 2010, 182).

<sup>6</sup> C'est la définition reprise dans la présentation de l'ouvrage en anglais par R. Wright : «'Vulgar Latin' refers to those features of Latin language that were not recommended by the classical grammarians but existed nonetheless». Définition à la fois large et étroite, large par son caractère très vague, et étroite parce que réduite aux jugements des grammairiens.

<sup>7</sup> Cf. la note 3. On appréciera la probité intellectuelle d'Adams qui reconnaît avoir cédé lui-même à cette appellation vague dans le titre de deux de ses ouvrages, *The Text and Language of a Vulgar Latin Chronicle* (*Anonymus Valesianus II*, London, 1976; et *The Vulgar Latin of the Letters of Claudius Terentianus* (*P. Mich. VIII, 467-72*), Manchester, 1977 (p. 4, note 4: «Two of my own books are guilty of this charge.»

<sup>8</sup> Le terme n'apparaît pas en tant que tel dans l'ouvrage, mais il est largement répandu chez les romanistes (cf. ital. *semicolti*; esp. *semicultos*), dans les travaux de Gerhard Ernst, entre autres.

dans le monde romain, au regard du latin des lettrés, de l'élite cultivée<sup>9</sup>, comme l'a souligné également Michel Banniard, dont les travaux sont curieusement absents des études exploitées par Adams: il y dénonce le clivage entre la latinité prise globalement et cette latinité spécifique qu'est le latin vulgaire, reconstituée à force de déductions et de découpages (Banniard 1993, [140sq. et 152]), qu'il propose de rejeter au profit de «latin parlé».

- La prolifération, dans les études sur le latin tardif et le proto-roman, de supposés «vulgarismes», par manque de distinction entre oral et écrit amenant par un glissement persistant à imputer à des non-lettrés des phénomènes finalement observables dans toutes les classes sociales.
- La reconstitution hypothétique d'une filiation directe entre le latin primitif (chez Plaute en particulier) et le latin tardif (et le proto-roman), où s'observeraient des phénomènes dits «vulgaires» se perpétuant de l'un à l'autre, souterrainement, souvent, dans un latin «submergé», sans analyse suffisante des témoins et par généralisation excessive, reconstitution tendant à devenir la doxa des manuels et des études de latin vulgaire. Et corollairement le raisonnement reposant sur un glissement spépieux induisant que des phénomènes qui n'apparaissent à l'écrit que chez des personnes peu cultivées sont caractéristiques de leur seul sociolecte. Sans compter les supposés «vulgarismes» appliqués, bon gré mal gré à tout emploi semblant extérieur aux normes cultivées.

Est-ce dire que l'emploi de «latin vulgaire» serait à proscrire? En dehors des cas où les locuteurs sont clairement identifiés dans des groupes sociaux inférieurs, comme les affranchis de la *Cena Trimalcionis* de Pétrone, représentant le *vulgus* de manière différenciée<sup>10</sup>, les esclaves chez Plaute, un soldat comme Laetorius chez Tite-Live (*rudis in militari homine lingua*), il arrive souvent que leur origine sociale soit indéterminée et que l'on doive alors se contenter de l'opposition générale entre lettrés, et peu ou non lettrés. Adams adopte alors par défaut, cette dénomination. Encore faut-il éviter d'y voir, comme on l'a souligné *supra*, une opposition radicale, hermétique et absolue, là où il s'agit plutôt d'un continuum d'usages linguistiquement distincts. C'est dire qu'au lieu d'une opposition irréductible entre le latin soutenu des lettrés, représenté par les grands écrivains classiques, et le latin relâché, il est de beaucoup préférable de parler d'une variabilité diaphasique en fonction de la situation de communication. C'est ce que souligne W. Labov, dont les études sociolinguistiques portant sur l'anglo-américain contemporain constituent l'assise théorique de l'ouvrage (Labov 2006 et 2010); mais aussi l'ouvrage

<sup>9</sup> Ce qui peut contribuer à expliquer, par effet de masse, que des usages de sociolectes inférieurs aient pu être diffusés chez des lettrés [846sq.].

<sup>10</sup> Adams fait remarquer que deux personnages, Dama et Echion, ont un nombre particulièrement élevé d'écarts par rapport à la langue standard, et Echion est notamment porté aux hypercorrections. Un autre, Hermeros, est présenté comme davantage sujet à l'influence grecque que les autres locuteurs [16].

devenu classique de P. Koch et W. Oesterreicher, non mentionné par Adams, *Gesprochene Sprache in der Romania*<sup>2</sup>, 2011, dégageant l'importance des notions de proximité et de distance conditionnant, dans le discours, l'emploi des formes soutenues ou relâchées: la langue de Cicéron, orateur, est d'un autre registre que celle de Cicéron épistolier, usant alors de la langue de la plèbe; une lettre de l'empereur Auguste nous donne aussi un exemple de latin «plébéien» avec un premier emploi de *manduco* au sens de «manger» [19]. C'est dans la familiarité, dans la famille, entre amis, qu'est employé le *sermo vulgaris*, sous des formes plus ou moins relâchées.

L'un des apports majeurs des travaux sociolinguistiques de Labov, appliqué *mutatis mutandis* à l'histoire du latin, est que les changements linguistiques ne viennent pas seulement «du bas» de l'échelle sociale, mais qu'ils peuvent également se produire à partir «du haut» de cette échelle, quand des variantes de prestige se diffusent à tous ses niveaux, ou se réaliser à travers tout son spectre<sup>11</sup>. De là l'objectif central de l'ouvrage, revisitant la *doxa* figée des romanistes, faisant du *vulgus* la matrice obligée des premières étapes du proto-roman, la «standard view» ou «conventional narrative» comme le désigne Adams [278]: poser la question de savoir à quel(s) niveau(x) sociolinguistique(s) se sont produits les changements qui ont affecté *in fine* les langues romanes. Doit-on parler de changement en «latin» en général plutôt qu'en latin dit vulgaire? Y a-t-il des témoignages d'innovation linguistique à de hauts niveaux socioculturels qui ont laissé des traces dans les langues romanes? Il y a au moins autant à dire sur les variétés hautement littéraires de la langue que sur l'écrit non-littéraire informel et substandard.

Pour répondre à ces questions, Adams élabore un énorme ouvrage conçu comme une histoire à base thématique – «a topic-based history» – des développements les plus importants de la langue latine se perpétuant dans les langues romanes, avec une attention particulière accordée à la variation et à l'origine sociales des innovations. Sont ainsi sélectionnés une trentaine de thèmes ressortissant de la phonologie et de l'orthographe, de la syntaxe, de la morphologie et du lexique, choisis pour résumer et représenter au mieux de nombreuses différences entre le latin et les langues romanes [4]. Ces thèmes se trouvent être, le plus souvent, des thèmes-clés de la linguistique romane, ayant mobilisé l'attention des chercheurs depuis des générations pour certains, et que revisite Adams:

<sup>11</sup> Dénonçant aussi l'hégémonie du latin vulgaire chez les romanistes, Michel Banniard écrivait en ce sens: «Rien ne prouve que la langue parlée même par les lettrés en milieu urbain n'ait pas participé très activement aux phénomènes principaux de l'évolution, même si dans le registre le plus élevé de la langue parlée partout et par tous, ils ont pu faire d'importants efforts de conservatisme» (Banniard 1993, 157-158).

## Sont ainsi revisités :

- En phonologie (2<sup>e</sup> partie), après une introduction substantielle sur l'interprétation des « fautes d'orthographe » (ch. II), le système vocalique du latin (ch. III), les diphthongues (ch. IV), la syncope (ch. V), l'hiatus (ch. VI), l'aspirée *h* (ch. VII), l'assimilation contextuelle (ch. IX), la distinction B/V (ch. X), le tout dénonçant la tendance, chez les chercheurs, à la confusion et au glissement entre l'écrit et l'oral, et à une distinction trop rigide entre latin classique et latin dit vulgaire (ch. XI). L'ensemble constitue à sa manière un petit traité de phonétique latine.
- En morphologie flexionnelle, l'emploi des cas et des prépositions (3<sup>e</sup> partie) : nominatif et accusatif (ch. XII) ; cas obliques et expressions prépositives (ch. XIII) ; emplois particuliers de l'accusatif (ch. XIV) ; constructions locatives, directionnelles et séparatives (ch. XV) ; datif réfléchi (ch. XVI) ; comparatif flexionnel et prépositions (ch. XVII) ; avec en conclusion la critique du rapport de causalité schématique souvent établi entre l'abandon des cas flexionnels et l'émergence des prépositions (ch. XVIII).
- En morphologie et syntaxe nominales, pronominales et adverbiales (4<sup>e</sup> partie) : le genre, dont sont retracées les étapes menant à son effacement dans les langues romanes (ch. XIX) ; le pronom démonstratif et ses variations morphologiques (ch. XX) ; ses rapports avec l'article défini, dont l'émergence sous forme d'articloïde est loin d'être claire jusqu'en latin tardif (ch. XXI) ; la morphologie dérivationnelle, mettant en doute le caractère substandard (et dépréciatif) de certains suffixes inféré faussement de leurs emplois contextuels (ch. XXII) ; adverbes composés et prépositions, qui ne sont en rien des phénomènes spécifiquement substandards (ch. XXIII).
- En morphologie et syntaxe verbale (5<sup>e</sup> partie) : la construction participe passé + *habeo*, ancêtre du passé analytique des langues romanes, dont la fossilisation grammaticalisée n'est pas achevée en latin même (ch. XXIV) ; le futur et le conditionnel périphrastique, et l'emploi du présent pour le futur, ouvrant la voie aux langues romanes, dans des conditions encore relativement floues (ch. XXV) ; les constructions réfléchies et le passif, générant la voix moyenne anticausative des langues romanes (ch. XXVI) ; le gérondif à l'ablatif instrumental et le participe présent, où peut s'observer le transfert encore très progressif de l'un à l'autre (ch. XXVII).
- En syntaxe, des aspects de la subordination (6<sup>e</sup> partie) : le discours rapporté, avec la concurrence progressive de *dico quod* (ch. XXVIII) ; l'interrogation indirecte, avec la montée de l'indicatif se généralisant en latin tardif, et de l'infinitif depuis la question délibérative *quid facere* (ch. XXIX).
- Dans le domaine des aspects du lexique et de l'ordre des mots (7<sup>e</sup> partie) : le champ lexical des termes anatomiques désignant les parties du corps *a capite ad pedem*, évaluant la part et le registre des termes subsistant dans les langues romanes (ch. XXX) ; la supplétion du verbe « aller », avec l'effacement des formes monosyllabiques de *ire* et l'importance grandissante de *vado*, qui ne peuvent être confinés dans le latin vulgaire (ch. XXXII) ; la position de l'infinitif avec un verbe auxiliaire, cas exemplaire de l'évolution de l'ordre des mots, de la prédétermination Objet-Verbe à la postdétermination Verbe-Objet. (ch. XXXIII)<sup>12</sup>.

<sup>12</sup> Adams évoque, à juste titre, l'énorme littérature critique à ce sujet, dont son propre travail (Adams 1976), sous la bannière de la « typologie sérielle ». La notion de rami-



Une dernière partie tire les conclusions d'ensemble de l'ouvrage, en orchestrant tous les éléments entrant en jeu dans la détermination des variations sociales et leurs changements, développés dans les langues romanes<sup>13</sup>, qui peuvent affecter tout le spectre social du latin en général, mais aussi se diffuser à partir du bas ou à partir du haut de l'échelle sociale, loin donc de la schématique assignation généralisée au latin vulgaire.

La méthode retenue par Adams, marquée au coin du pragmatisme et de la prudence philologique, dont il est coutumier, comprend deux étapes :

- l'explication et l'explicitation des changements qui se sont opérés ;
- la mise en lumière du niveau (« level ») ou des niveaux sociaux où ils se sont produits.

Sont mis à contribution un large éventail de sources d'information, rangées en différentes catégories et assorties de commentaires appréciant leur fiabilité [12-22] :

- Les grammairiens et leurs déclarations, à examiner avec soin dans un recul critique appréciant leur purisme archaïsant, leur résistance et leur perméabilité à l'innovation, la portée réelle de leurs stigmatisations, qui peuvent concerner des usages largement répandus.
- Les Pères de l'Eglise, faisant partie des « professionnels de la communication générale qu'étaient les pasteurs chrétiens », selon Michel Banniard (1993, p. 144), dont les travaux en ce domaine méritaient d'être rappelés, pour ce qu'ils apportent sur leur pratique langagière, adaptée aux *indocti*, avec l'emploi de formes familières, qu'il s'agisse de saint Augustin ou de saint Jérôme<sup>14</sup>.
- Les textes occasionnels, ou une partie de texte, où un écrivain lettré décrit le latin d'un groupe social inférieur, dont l'exemplaire *Cena Trimalcionis* de Pétrone, mettant en scène les discours différenciés des affranchis ; les idiolectes d'esclaves ou de paysans chez Plaute ; le langage rude des soldats comme Laetorius, chez Tite-Live (*rudis in militari homine lingua*) ; les brefs discours attribués aux *presbyteri* de la

---

fication peut aussi être utile pour subsumer l'opposition, telle que la définit B. Bauer : ramification à gauche où l'élément subordonné précède la tête (le recteur) (*head* en anglais) vs. ramification à droite où l'ordre est inversé (Bauer 1987).

<sup>13</sup> À l'orée de sa conclusion, Adams parle de « développements » anticipant des caractéristiques des langues romanes fondamentalement différentes de celles du latin [841].

<sup>14</sup> L'exemple canonique de l'emploi de *ossum*, courant dans les classes populaires (à partir du pluriel *ossa*), en lieu et place du classique *ōs* distingué de *ōs* chez les gens cultivés, est ainsi largement commenté par Michel Banniard pour illustrer la célèbre formule d'Augustin *Melius est reprehendunt nos grammatici quam non intelligent populi* (*In Psalm.* 128.20, 1.7), dans un important chapitre de *Viva voce* traitant des exigences de la communication du missionnaire chrétien, et spécialement dans ce cas de son adaptation à la langue populaire de l'Afrique romaine : *loquendi consuetudo vulgaris, vulgi more*. (*Viva voce*, Chapitre II : L'âge d'or augustiniens. II – Intelligibilité, en particulier p. 70-73, avec de nombreuses citations).



*Peregrinatio Aetherie*, ou ceux des *Dialogues* de Grégoire le Grand, dont l'étude est encore en jachère<sup>15</sup>.

- Les textes non-littéraires, comme les inscriptions, les tablettes d'écriture, les *ostraca*, pouvant donner un aperçu d'un usage non-élitiste qui a été submergé.
- Les ouvrages vétérinaires, comme la *Mulomedicina Chironis* et sa transposition par Vegetius, les traités techniques, les *Itineraria*, les chroniques, ouvrages bibliques ou apocryphes, ne reflétant pas nécessairement des sociolectes de bas registre.
- Le latin littéraire classique des lettrés lorsqu'il recourt aux usages de la plèbe en contexte familier, comme Cicéron ou Auguste dans leur correspondance (cf. *supra*), ou emploie délibérément des variantes non-standard.
- Les langues romanes elles-mêmes, rétrospectivement, pouvant jeter un éclairage sur les changements s'opérant en latin, à condition d'éviter de brûler les étapes menant à leur aboutissement.

Chaque chapitre de l'ouvrage exploite les apports divers de cet énorme matériau en les soumettant à des analyses rigoureuses exhaustives, un traitement sélectif pouvant produire des résultats erronés [23]: un corpus trop restreint, comme celui de Francesco Rovai, ne peut ainsi être pris en compte pour un examen sérieux de l'extension d'emploi du pluriel accusatif en *-as* avec passif ou verbes intransitifs (Rovai, 2005)<sup>16</sup>. Ces analyses s'appuient :

- Sur des relevés systématiques orchestrés parfois dans des tableaux statistiques, comme dans l'étude de l'inf. + verbe auxiliaire, en position OV ou VO [826 et 830].
- Sur des collections de témoins rassemblés autour d'un thème (cf. les témoins illustrant les expressions instrumentales ou quasi-instrumentales avec prépositions ou non [316-320]; la collection des 35 exemples illustrant la construction réfléchie en latin primitif et classique, amenant à réviser la thèse de M. Cennamo (Cennamo, 1998) [686-692], et Conclusions [692-695]; chez un auteur ou dans une œuvre (la même construction collectée chez Pline l'Ancien, et dans la *Mulomedicina Chironis* et sur sa version adaptée par Vegetius [696-705]); la collection des adverbes composés apparaissant en latin tardif, avec leurs traits sémantiques et leur distribution dans les textes [598-606].
- Sur des exemples passés au peigne fin, replacés aussi dans leur environnement contextuel, parfois négligé (cf. *infra* l'exemple canonique de Grégoire de Tours), et pourvus de commentaires philologiques détaillés, comme dans le cas de la concur-

<sup>15</sup> Adams jette la suspicion sur l'interprétation traditionnelle faisant de l'*Appendix Probi* un essai pour corriger des prononciations socialement stigmatisées et considérées comme un témoignage des langues romanes émergentes, en y voyant, à la suite de Powell une collection d'erreurs de scribes, réelles ou supposées, et des corrections qui leur sont proposées (Powell 2011).

<sup>16</sup> « Une hirondelle ne fait pas le printemps » : Adams signale ailleurs que l'on ne peut s'appuyer sur un seul exemple de la construction *habeo* + inf. en latin non-littéraire à une date relativement précoce, de sens incertain, pour conclure à l'émergence d'une nouvelle forme de futur [672].

rence *coturnix/cocturnix*, illustrant, sur près d'une page, l'alternance de l'assimilation *kt > t(t)* (Ch. IX, 3 [167]).

Elles permettent de dégager des défauts récurrents qui altèrent des études souvent considérées comme classiques, portant sur les évolutions du latin vers les langues romanes :

- La généralisation abusive, comme dans la vue traditionnelle mettant en relation de cause à effet la réduction progressive des cas flexionnels et l'emploi parallèle des prépositions : une étude détaillée de tous les témoins révèle que les prépositions ne sont pas de purs substituts des cas (pas d'équivalence entre *ad patrem / patri*, par exemple), et que le nouvel emploi instrumental de *de* et *ad* se développe à partir de vieux exemples locatifs et séparatifs [315sq.].
- Corollairement, souvent, faute d'examen approfondi, la fausse filiation, faisant des phénomènes du latin primitif les ancêtres directs de phénomènes romans, Plaute étant souvent en première ligne. Ainsi de l'emploi de *ad* adnominal, dont les exemples, chez Plaute, seraient les précurseurs des continuateurs romans : chez lui, comme chez Cicéron, les exemples ne sont pas équivalents de l'objet indirect flexionnel, mais impliquent une destination marquée, adresse (comme dans *dico ad*), but d'un voyage [292]. Les cas d'éclipse du genre neutre ont été considérés, chez Plaute en particulier, comme anticipant son effacement en proto-roman, mais les variations de genre, chez lui, comme dans la période classique, sont trop diverses pour être caractérisées comme vulgarismes et refléter le point de départ de développements romans : une étude affinée permet plus justement de dessiner les étapes de l'emploi du masculin pour le neutre, menant de la variation épisodique à l'emploi étendu, comme l'extension du féminin pluriel *-ora*, à côté des neutres pluriels, qui se sont répandus dans les bas registres [448-452].

La question de la continuité entre latin et proto-roman se pose également de manière cruciale dans le cas du double destin du démonstratif latin :

- Son emploi sous des formes renforcées avec *ecce*, dont les continuateurs dans les langues romanes sont l'objet d'innombrables travaux se renouvelant peu ou prou : ici encore, on ne peut voir une filiation directe entre les formes renforcées dans le latin de Plaute et leurs homologues romanes : chez Plaute, ces formes fonctionnent de manière très restrictive, elles sont exclamatives et employées uniquement à l'accusatif (avec *video*, par exemple) [480].
- Son emploi conduisant à l'article, par une étape qualifiée volontiers d'« articloïde » : la méfiance s'impose également dans l'interprétation de *ille* (ou *ipse*) en ce sens. Adams fait valoir ici l'importance de la *copia dicendi* dans l'emploi anaphorique répétitif de *ille* (ou *ipse*) au sens de « le même », « le susdit », dans les textes juridiques en particulier, qui influence, par exemple, l'auteur de la *Peregrinatio*, soulignant clairement, pour des compatriotes, le miracle de découvrir les sites bibliques. Ce peut être un facteur d'affaiblissement, mais sans que soit encore obligatoire la marque de la définitude, dont l'émergence reste obscure [522sq.]. C'est dire que, dans ce cas comme dans bien d'autres, Adams invite à se méfier de la tendance à conclure prématurément, sans examen philologique circonstancié, à la

grammaticalisation de constructions susceptibles d'ambiguïté sémantique. C'est le cas de la construction *habeo* + part. passé, hâtivement analysée comme perfective, alors que le sens plein d'« avoir » peut perdurer jusque dans les langues romanes, dont l'ancien français (p. 647, renvoyant aux exemples de Buridant 2000, 376-78)<sup>17</sup>: il y a ambiguïté de ces constructions pendant des siècles, avec une variété de participes pouvant faire corps avec l'objet, avant qu'il y ait finalement une franche grammaticalisation avec réanalyse [649]; le cas de la construction réfléchie, jamais grammaticalisée, dans le latin connu, comme équivalent du passif, et n'entrant dans sa sphère que dans des contextes ambigus [713-717]; le cas de la construction du gérondif à l'ablatif, pouvant perdre occasionnellement sa force instrumentale en équivalence du participe présent, en phase de grammaticalisation donc, mais ce dans des contextes particuliers, où l'ambiguïté peut être encore présente, même en latin tardif [739].

Un autre type de raisonnement erroné consiste en de fausses inférences, touchant en particulier le statut social des phénomènes, auquel conduit chaque chapitre :

- Inférence de *res* à *nomen* en concluant faussement de dénominations diminutives d'objets du quotidien au « vulgairisme » des diminutifs eux-mêmes, comme le fait F. T. Cooper dans sa liste sélective et incomplète de son *Word Formation of the Roman Sermo Plebeius* (1895) [578].
- Inférence par supposition abusive : « Les adverbies composés et leur histoire offrent une mise en garde salutaire contre l'affirmation selon laquelle, si un grammairien condamne un usage, cet usage doit avoir appartenu essentiellement aux sociolectes inférieurs » [598], alors que la survivance de tant de composés dans les langues romanes montre qu'ils étaient répandus, à date ancienne déjà, dans tous les registres sociaux.

Les analyses mettent aussi à contribution une énorme bibliographie, depuis les anciennes « dissertations » des philologues allemands jusqu'aux monographies les plus récentes de latinistes et de romanistes. L'état de la question est récapitulé, pour l'essentiel, à l'ouverture de chaque chapitre, comme dans l'Introduction du chapitre V, où une impressionnante somme de références de deux pages est soumise à une revue critique [90sq.]. Cette évaluation critique apprécie la fiabilité et la validité de leurs apports, certaines faisant référence, jusqu'à devenir des *auctoritates*. La dissertation de C. Proskauer (1910), offre encore le traitement exemplaire le plus complet de l'omission de *s* au second siècle, à partir de documents épigraphiques, au regard de la généralisation abusive d'E. Bourciez quant au développement des formes sans *s* au second siècle, en Italie [149]. L'étude ancienne de P. Thielmann sur la construction *habeo* + part. passé (1885) fait partie de ces *auctoritates*, au point d'être « souvent citée et jamais lue », comme le dit Benveniste, dont l'exposé reste le plus

<sup>17</sup> Adams réfère à la *Grammaire Nouvelle de l'Ancien Français* (Buridant 2000), lorsqu'il s'agit de cet état de langue. Une nouvelle édition, amendée, actualisée et augmentée, est en chantier.

clair sur ses emplois en latin classique (Benveniste 1962, 56-61), et son grand mérite est sa collection de matériaux et la discussion de nombreux cas particuliers. Mais passée au crible par Adams sur près de huit pages, elle révèle un manque de systématique et un certain flou pour distinguer la périphrase perfective (c.-à-d. le cas où *habeo* a sa puissance sémantique, quelle qu'elle soit) et le participe prädicatif, dans une proposition comme *domum emptam habet* « il a acheté une maison » ou « il a (= il possède) une maison qu'il a achetée » (Ch. XXIV, 3. *Thielmann's historical overview* [640-645]). C'est un point sur lequel je reviendrai ci-dessous.

On appréciera aussi les aperçus sur les continuateurs et les aboutissants romans des phénomènes étudiés, bien documentés, référant non seulement aux grandes langues romanes, mais aussi, quand il y a lieu, aux variétés dialectales, comme pour les dialectes sardes, à propos de la construction résiduelle de type OV inf. + aux., présentant des cas d'« infinitive fronting » relevés par Jones dans *dormire keljo* ou *mandatu sa littera appo* (Jones 1993) [823]. Parmi les prolongements possibles avec les langues romanes, la tendance des sujets inactifs à être marqués formellement comme patients à l'accusatif dans les constructions passives [253] pourrait être rapprochée de « l'accusatif prépositionnel » de l'espagnol marquant la non-puissance de l'animé en position d'objet (*mi hermano ve a su mujer / su coche*)<sup>18</sup>.

Le profond toilettage que fait subir Adams à la linguistique latine et romane, dans ses approches diaphasique et diachronique, en remettant en cause, souvent, des vues traditionnelles routinières, est *in fine* d'autant plus précieux que les thèmes traités sont toujours d'actualité chez les chercheurs, et il peut leur apporter des compléments et même des rectifications salutaires.

Pour ne prendre que deux exemples, extraits du *IX<sup>e</sup> colloque international Latin vulgaire, Latin tardif* (Biville *et al.* ed., 2012), dans la deuxième partie, *Le système linguistique latin et son évolution en roman*, l'article d'A. André et M. Fruyt traite encore de l'emploi de *ille* comme anaphorique standard en remplacement de *is* (André / Fruyt 2012, 368). Dans son compte rendu, R. Garnier écrit :

Il faut rajouter que les emplois de *ille* comme articloïde (*ille* devenant l'article défini en it., esp. et fr.) remontent à Plaute, chez qui ce pronom permet une nette mise en relief caractérisante, ainsi par exemple dans *Trin.* v. 493, *ille opulentissimus* « le richard ». Ce type de tour se prolonge dans le lat. vulg. *Macarius ille Aegyptus* « Macarius l'Égyptien (Väänänen 1981, 122) qui est l'équivalent exact du tour gr. Μακάριος ὁ Αἰγύπτιος. » (Garnier 2013, 240-241).

<sup>18</sup> Cf. Molho (1958, 209-219) et les affinements de Pottier (1968, 83-95). L'accusatif prépositionnel se retrouve aussi en roumain et en béarnais.

Ce point est largement traité par Adams au chapitre XXI, 2<sup>e</sup> partie, *Some early usages* [483-486], où il mentionne cette construction, sous l'influence du grec, mais en ajoutant: « An early pattern of Latin type that has been seen as contributing to the evolution of the definite article is that where the demonstrative *ille* occurs in 'la position articulatoire' within a nominative syntagm, attaching an appositional element to a proper name. » [485], avec exemples à l'appui et les remarques additionnelles de Fritz Abel sur le latin classique et les prolongements dans les langues romanes.

Le second exemple, toujours dans cette partie, est le fameux exemple de Grégoire de Tours, *episcopum invitatum habes*, examiné par G. B. Târa (Târa 2012). Dans son compte rendu, Romain Garnier écrit, en rappelant que l'on y reconnaît d'ordinaire la première attestation de notre passé composé: « L'auteur propose une analyse assez iconoclaste, mais pour le moins séduisante, en arguant de ce que la place de *habes* est finale, et qu'il ne s'agit en rien d'une banale copule mais d'un lexème plein. De plus, la phrase commence par le présentatif *ecce* «voici que» (*ecce episcopum invitatum habes*). Dans le latin maladroit de Grégoire de Tours, cette phrase pourrait donc avoir signifié «à présent, voici que tu as chez toi l'évêque, *en tant qu'invité* (or, nous ne pouvons suffire à la dépense). » (Garnier 2013, 241). Or, cet exemple, dont Adams connaît « l'interprétation correcte » de G. B. Târa, avant même la publication des Actes [643, note 7], est replacé chez lui dans sa revue critique de Thielmann, dénonçant son interprétation prématurée comme « nouveau parfait » par des latinistes et des romanistes, et plus précisément rattaché à l'idiotisme *ecce habes*, avec pleine puissance déictique [642sq.]. Dès lors, l'analyse n'est plus « iconoclaste », ou elle ne l'est que par rapport à une tradition insuffisamment fondée; sans compter, chez le recenseur, le latin jugé « maladroit » de Grégoire de Tours, autre relent des jugements dépréciatifs porté sur le style de Grégoire, qui ne reflète en rien un usage familier, comme le souligne Adams, en conclusion de son étude sur Thielmann, en parlant des discours: « these are regularly in a pompous flowery style, far removed from non-standard latin. » [645].

Au total, un ouvrage monumental, dont l'apport à la linguistique latine et romane est énorme, auquel on pourrait reprocher, parfois, une certaine réticence devant des approches nouvelles, qui manifestement n'emportent pas son adhésion: la section 7 du Chapitre XXXII, sous un titre révélateur, « Some reservations about 'pragmatic determinants' » [832-35] jette la suspicion sur le recours aux facteurs pragmatiques pour rendre raison de la variation OV/VO dans la séquence inf. + auxiliaire, en pointant encore, à cette occasion, la tendance à généraliser les observations à partir d'une sélection limitée

d'exemples<sup>19</sup>. Et de souligner la difficulté de rapporter cette variation à des fins d'emphase, de focus, de topique, quel que soit le jargon adopté (« In Classical Latin too it is difficult to relate variations of order to emphasis, focus, topic or whatever jargon one chooses to use » [833]. Et en « pragmatique », au sens trivial du terme, cette fois, il préfère renoncer à ce que pourrait apporter ce genre d'étude en illustrant, par une petite collection d'exemples dûment commentés, allant de Plaute aux tablettes d'exécration, la complexité de la matière : l'emphase peut varier alors que l'ordre reste le même ; dans les tablettes d'exécration, genre employant une phraséologie traditionnelle, les deux ordres alternent sans signification sémantique ou pragmatique. Ils sont complètement interchangeables [833 et 835].

Reste que bien des développements de l'histoire du latin discutés dans l'ouvrage anticipent sur des caractéristiques des langues romanes, rassemblés sommairement dans la conclusion [841], les changements étant amorcés en latin. Les typologues parlent alors volontiers de « drift » qui peut être orienté vers un type linguistique roman tel que le définit E. Coseriu (Coseriu 1988 ; Ledgeway 2012)<sup>20</sup>. Un des grands mérites de l'étude d'Adams est d'avoir mis en relief les paramètres sociolinguistiques intervenant dans les phénomènes qui mènent progressivement au nouveau type des langues romanes, en évitant ce que l'on pourrait appeler leur « rétrospection prédictive », faute d'analyse philologique approfondie. Loin d'être uniformément classés sommairement, comme trop souvent, dans un latin vulgaire aux contours nébuleux, ils peuvent affecter, en résumé sommaire :

- Le latin en général, selon des modalités variées, pour l'essentiel :
  - la perte de la force instrumentale du gérondif ablatif, empiétant sur le participe présent ;
  - l'emploi anticausatif/passif de verbes réfléchis, aussi ancien que le latin connu ;
  - la construction inf. + *habeo* avec le sens futur et le présent de l'indicatif à valeur de futur ;
  - la suffixation, en morphologie dérivationnelle, loin d'être limitée au *sermo plebeius* ;

<sup>19</sup> Dans le « viseur » critique, entre autres, la thèse de Spevak 2010. Cf. le compte rendu de Touratier (2011, 208-221), dans l'ensemble positif, mais relevant, entre autres, la difficulté de caractériser le topique.

<sup>20</sup> De préférence à l'opposition souvent trop radicale entre langue de type synthétique et langue de type analytique, W. Ledgeway inscrit l'évolution du latin aux langues romanes dans le cadre de la « typologie intégrale » d'E. Coseriu, souvent négligée encore.



- différents développements phonologiques :
    - omission de *s* final ;
    - assimilation de la nasale finale dans un monosyllabe ou un « mot grammatical » dans la consonne suivante ;
    - perte de *t* à la fin d'un mot + consonne (*pos paucos*) ;
    - confusion de *ad/at* ;
    - assimilation dans le groupe *ns* ;
    - prononciation sous l'écriture de *b* pour *v* ;
    - palatalisation *hodie, diebus* ;
    - syncope, si répandue dans la langue en général que parfois des puristes cultivés condamnent la forme pleine originelle (cf. *caldus, audacter* pour *calidus, audaciter* ;
  - l'extension des expressions prépositionnelles en concurrence des flexions casuelles [842-846].
- Le latin substandard relâché des registres bas, totalement ou momentanément rejetés par les gens cultivés :
    - les expressions de lieu, statiques, directionnelles ou séparatives ;
    - l'emploi de *in* + accusatif désignant le mouvement vers une ville ;
    - les noms de lieux fossilisés en finale *-us*, restreints d'abord aux inscriptions ;
    - l'emploi de l'accusatif comme sujet du passif ou des verbes inactifs intransitifs ;
    - le datif réfléchi avec les verbes intransitifs ;
    - l'affaiblissement du genre neutre au profit du masculin et du féminin ;
    - l'indicatif dans les questions indirectes ;
    - plusieurs phénomènes phonologiques ressortissant de sociolectes de bas registre : assimilation *otto < octo*, aspirée *h* instable en position initiale, syncope des formes du parfait comme *donaut, exiut* démarrant dans ces sociolectes.

Particulièrement révélateurs sont aussi les termes qui survivent largement dans les langues romanes et attestés pendant une courte période dans les registres bas, dont l'exemple emblématique d'*ebriacus* [848-851].
  - Le latin cultivé :
    - le futur périphrastique avec *habeo*, majoritaire dans les textes savants ;
    - la construction *dico quod (quia et quoniam)* émergeant dans la langue littéraire ;
    - la construction comparative avec *ab*, en concurrence de la comparaison à l'ablatif ;
    - *habeo* + participe passé, n'ayant rien de vulgaire dans ses origines et ses développements (cf. l'exemple de Grégoire de Tours discuté supra) ;
    - la supplétion de *ire* par *vado*, se répandant à partir des sociolectes supérieurs ;
    - le destin de *s* final, amuï puis restauré dans la langue littéraire de l'époque classique (prononciation de prestige ?).

Sans compter les cas où des usages occasionnels peuvent anticiper, avec solution de continuité, des développements ultérieurs : l'emploi occasionnel de *de* comme équivalent du génitif objectif, chez Salluste et Tacite, annonce-t-il son extension à date plus tardive ? L'on aurait besoin, ici comme ailleurs, de la continuité de témoignages pendant une période suggérant la direction du changement.



La typologie des langues romanes, dans sa dimension diachronique, peut ainsi se nourrir de documents originels dûment analysés, filtrés, replacés dans les conditions sociolinguistiques de leur production, évitant les généralisations superficielles qui menacent parfois cette discipline.

Au total, pouvant faire diptyque en partie avec *Viva voce* de Michel Banniard, centré sur les problèmes de communication du latin tardif, l'ouvrage est une mine, indispensable désormais à la linguistique latine et romane, par son support théorique sociolinguistique, l'énorme richesse de sa documentation, la rigueur de sa méthode, la méticulosité de ses analyses, sous le sceau de la prudence philologique, l'ampleur de sa bibliographie : bref, un ouvrage de référence(s)<sup>21</sup> assorti d'un bon index des thèmes et des *locorum potiorum*, et qui pourrait servir de propédeutique... à une histoire revue et corrigée du latin dit vulgaire.

Claude BURIDANT

## Bibliographie

- Adams, James Noel, 1976. « A typological approach to Latin word order », *Indogermanische Forschungen* 81, 70-99.
- Adams, James Noel, 2003. *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Adams, James Noel, 2007. *The Regional Diversification of Latin*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Adams, James Noel, 2013. *Social variations and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press, .
- André, Aurélie / Fruyt, Michèle, 2012. « Le rôle de *is* dans les changements de l'anaphore et de la deixis en latin », in : Biville, F. / Lhommé, M.-K. / Vallat, D. (ed.), 291-307.
- Banniard, Michel, 1992. *Viva voce: Communication écrite et communication orale du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle en Occident latin*, Paris, Institut des Études Augustiniennes.
- Banniard, Michel, 1993. « Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie », *Bulletin de la société de Linguistique de Paris*, LXXXVII/1, 139-162.
- Bauer, Brigitte, 1987. « L'évolution des structures morphologiques et syntaxiques du latin au français », *Travaux de linguistique* 14-15, *L'ordre des mots*, 95-107.
- Benveniste, Emile, 1962. *Hittite et indo-européen: études comparatives*, Paris, A. Maisonneuve.

<sup>21</sup> Il est intégré, déjà, dans la Bibliographie Générale du *Dictionnaire étymologique Roman* (DÉRom) en cours de construction à l'ATILF.

- Biville, F. / Lhommé, M.-K. / Vallat, D. (ed.), *Latin vulgaire – Latin tardif IX*, Actes du colloque international sur le latin vulgaire et tardif, Lyon, 2-6 septembre 2009, Lyon, Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Série linguistique et philologique.
- Buridant, Claude, 2000. *Grammaire Nouvelle de l'Ancien Français*, Paris, SEDES.
- Coseriu, Eugenio, 1988. «Der romanische Sprachtypus. Versuch einer neuen Typologisierung der romanischen Sprachen», in: Albrecht, J. (ed.), *Energie und Ergon. Sprachliche Variation – Sprachgeschichte – Sprachtypologie. Band I. Schriften von Eugenio Coseriu (1965-1987)*, Tübingen, Narr, 207-224.
- Dalby, Andrew, 2004. Compte rendu de *Bilingualism and the Latin Language*, *The Linguist* 43, 4.
- Garnier, Romain, 2013. Compte rendu de Biville, F. / Lhommé, M.-K. / Vallat, D., *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* CVIII/2, 238-246.
- Gourevitch, Danielle, 1996. Compte rendu de *Pelagonius and Latin Terminology in the Roman Empire*, *L'Antiquité classique* 65 (1996), 417-418.
- Herman, Józef, 1967<sup>1</sup>, 1970<sup>2</sup>. *Le latin vulgaire*, Presses Universitaires de France, coll. *Que sais-je?* N° 1247. Traduction anglaise par R. Wright, *Vulgar Latin*, University Park.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 2011. *Gesprochene Sprache in der Romania*<sup>2</sup>, Berlin/New York, De Gruyter (Romanistische Arbeitshefte, 31).
- Labov, William, 2006<sup>2</sup>. *The Social Stratification of English in New York City*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Labov, William, 2010<sup>2</sup>. *Principles of Linguistic Change II: Social Factors*, Oxford/Malden (Mass.), Blackwell.
- Ledgeway, Adam, 2012. *From Latin to Romance. Morphosyntactic Typology & Change*, Oxford, Oxford University Press.
- Molho, Maurice, 1958. «La question de l'objet en espagnol», *Vox Romanica* 16, 209-219.
- Pottier, Bernard, 1968. «L'emploi de la préposition *a* devant l'objet en espagnol», *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 63, 83-95.
- Powell, Jonathan G. F., 2011. «The *Appendix Probi* as linguistic evidence: a reassessment», in: Orlando, Ferri (ed.), *The Latin of Roman Lexicography*, Pisa/Roma, Fabrizio Serra editore (Ricerche sulle lingue di frammentaria attestazione, 7), 75-119.
- Proskauer, Carola, 1910. *Das auslautende -s auf den lateinischen Inschriften*, Strasbourg, Trubner (Diss. Freiburg im Breisgau).
- Rovai, Francesco, 2005. «L'estensione dell'accusativo in latino tardo e medievale», *Archivio glottologico italiano* 90, 54-89.
- Shanzer, Danuta, 2010. Compte rendu de *The Regional diversification of Latin 200 BC – AD 600*, *Journal of Late Antiquity*, vol. 3, nr. 1, 176-181.
- Spevak, Olga, 2010. *Constituent Order in Classical Latin Prose*, Amsterdam/Philadelphia, Benjamins.

- 
- Târa, George Bogdan, 2012. «Observations sur l'ambiguïté de la tournure *habeo* + participe passé passif chez Grégoire de Tours», in: Biville, F. *et al.*, 377-388.
- Thielmann, Philipp, 1885. «*Habere* mit dem Part. perf. pass.», *Archiv für Lateinische Lexikographie und Grammatik* 2, 372-423, 509-49.
- Touratier, Christian, 2011. Compte rendu de Spevak 2010, *Bulletin de la société de linguistique de Paris* CVI/2, 208-221.
- Varvaro, Alberto, 2009. «Tra latino e lingue romanze. Gli studi di J. N. Adams sul latino e la linguistica romanza», *RLiR* 73, 601-622.
- Varvaro, Alberto, 2013. «Il 'latino sommerso' e la formazione delle lingue romanze», *RLiR* 77, 601-606.
- Wright, Roger, 2010. Compte rendu de *The Regional diversification of Latin 200 BC – AD 600*, *Journal of Late Antiquity*, vol. 3, nr. 1, 182-190.